

Vassily Kandinsky, *Impression V (Parc)*, 1911 (Centre Pompidou, Paris)

Dans la fragilisation du salariat, les germes d'un futur émancipateur ? – 1^{ère} partie

Note de lecture de l'ouvrage
Chemins de la liberté d'Antonella Corsani

Dans son dernier livre *Chemins de la liberté*, Antonella Corsani déploie une articulation audacieuse entre différentes théories des transformations du capitalisme, une réflexion sur l'aspiration à l'autonomie des travailleur·euses et des enquêtes de terrain menées auprès de coopératives d'activité et d'emploi et d'intermittent·es du spectacle.

En cela, ce livre croise bien des préoccupations de l'Association professionnelle des métiers de la création. Ce bel ouvrage nous parle aussi en ce qu'il est porteur d'espoir. Il voit dans les métamorphoses à l'œuvre, et la manière dont y réagissent une part – certes encore minoritaire – de celles et ceux qui les subissent, les germes d'un futur émancipateur.

Nous en rendons compte ici à travers deux analyses successives, en assumant la part de ce que nous reprenons et de ce que nous laissons de côté, non sans assaisonner le propos à notre sauce. Tel que semble y inviter la démarche de l'autrice.

Enseignante et chercheuse en socio-économie à l'université Panthéon-Sorbonne, Antonella Corsani assume l'engagement de ses recherches sur les transformations du capitalisme, du travail et du rapport salarial. Elle participe, depuis ses débuts, à la revue politique, artistique et philosophique *Multitudes*, créée dans la foulée de la publication d'*Empire* par Antonio Negri et Michaël Hardt.

Ne trompons pas le lectorat, *Chemins de la liberté* est un ouvrage produit dans le cadre d'une recherche académique. Il ne cache pas son érudition et prend l'espace nécessaire à présenter sa méthodologie. Il nous a cependant semblé intéressant et accessible, moyennant un peu de persévérance, à celles et ceux, toujours plus nombreuses et nombreux, qui aspirent à plus d'autonomie dans leur activité et ceci, sans la précarité qui l'accompagne souvent, ainsi qu'à celles et ceux, non moindres, qui ne supportent plus la compétition épuisante et l'individualisme suicidaire du capitalisme contemporain.

Bien que le propos paraisse parfois très pointu sinon même pointilleux, il nous a plu par sa démarche non dogmatique, non sectaire, inventive. En cela notamment, il s'inspire du philosophe André Gorz qui n'a cessé de remettre en question ses combats et convictions passés pour intégrer et anticiper les transformations du monde et y frayer de nouvelles voies d'émancipation¹. Gorz s'inscrivait dans l'esprit de Jean-Paul Sartre qui s'obligeait à penser contre lui-même, à «se casser les os de la tête». Sartre que Corsani cite à peine alors qu'elle ne peut dissimuler la référence à sa trilogie romanesque, *Les chemins de la liberté*².

À l'instar de l'autrice, nous commencerons par présenter l'évolution générale du capitalisme avant d'y dégager la question concrète de l'autonomie du travail. Nous ne reprendrons pas tout le détail du raisonnement souvent sinueux, nous le simplifierons et tout en réagencant l'ordre de l'argumentation.

1 D'abord marxiste et existentialiste, André Gorz adressa ses *Adieux au prolétariat* en 1980, suite au constat de la perte de centralité du travail dans les luttes d'émancipation. Il fut parmi les premiers penseurs de l'écologie politique dans les années 1970. Farouche opposant à l'allocation universelle au nom d'une réduction radicale et collective du temps de travail, il se rallia à cette idée à l'approche des années 2000, pour des raisons principalement pragmatiques.

2 *L'âge de raison, Le sursis, La mort dans l'âme* (Gallimard, 1945, 1945, 1949).

LA CAPITALISATION DU SAVOIR

Depuis la fin du XX^e siècle, nous assistons à une nouvelle grande transformation du travail, comparable à celle de la fin du XIX^e siècle qui avait abouti au salariat soumis au régime fordiste³. Tout le monde reconnaît en effet l'avènement d'une nouvelle révolution industrielle ou technologique. Antonella Corsani souligne en outre une « *transformation des formes de mise au travail, des modes de socialisation et de la subjectivité* »⁴. Cette métamorphose encore en cours requiert de nouveaux outils et concepts pour la saisir et pouvoir la manœuvrer, avec toute la difficulté d'y être trempé, d'être conditionné par elle, et de ne pouvoir prendre du recul ni tirer des conclusions après-coup.

Les éléments clés du changement sont les suivants :

- la primauté de la spéculation financière sur l'investissement matériel ;
- le rôle central de l'ordinateur, « *outil de production en même temps qu'objet de consommation* », vecteur de « *transformation du consommateur en producteur* » (p. 25) dès lors que tout

ce que nous faisons sur l'internet alimente les « big data » ;

- l'importance décisive de l'innovation dans la concurrence, cristallisée dans les enjeux de la propriété intellectuelle ;
- le recentrage des industries sur les activités de recherche et de service, autrement dit l'amont et l'aval de la production matérielle qui est automatisée ou délocalisée ;
- la substitution d'une organisation en réseau et par projet à la ligne hiérarchique et la chaîne de production⁵ ;
- la flexibilisation des emplois et la précarisation des contrats, « *l'affaiblissement du travail formellement prescrit et l'incitation à l'autonomie* » (p. 26) ;
- la dispersion et la porosité des frontières de l'espace et du temps de travail.

Cette nouvelle phase du capitalisme, faisant suite au capitalisme industriel (XIX^e-XX^e siècle), lui-même précédé par le capitalisme mercantiliste (XVI^e-XVIII^e

3 Le fordisme désigne la généralisation du modèle développé par Henry Ford dans son entreprise de production automobile. Il est basé sur la division du travail et la chaîne de montage afin de produire des voitures (ou autre objet) en série, donc en grand nombre et de manière standardisée. Ford a aussi promu l'augmentation du salaire des ouvriers de sorte à ce qu'ils puissent s'acheter une voiture et ainsi augmenter les ventes de l'entreprise. On parle aussi de compromis fordiste pour qualifier l'État-social au sein duquel les patrons participent au bien-être des travailleurs en échange d'une croissance de leurs bénéfices.

4 Antonella Corsani, *Chemins de la liberté. Le travail entre hétéronomie et autonomie*, éd. du Croquant, 2020, p. 11. Désormais les citations de ce livre seront suivies du numéro de page entre parenthèses.

5 L'ouvrage de référence à ce propos demeure celui de Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard (Essais), 1999.

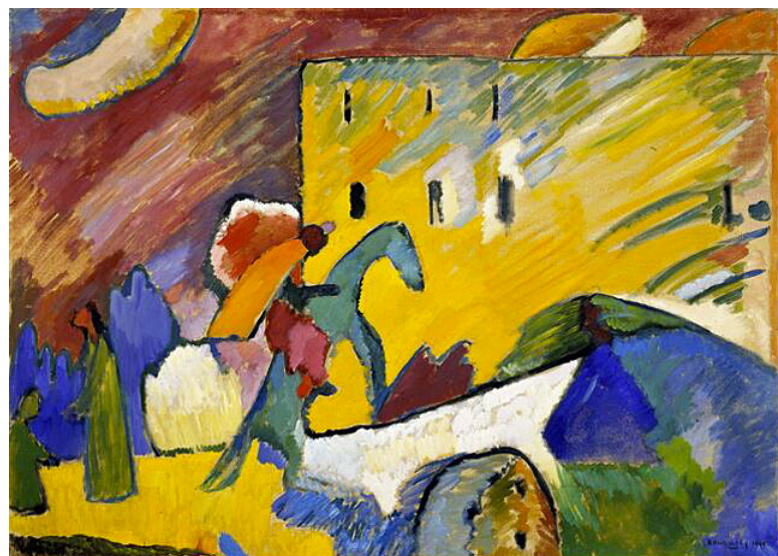
siècle) se voit, aux yeux de l'autrice, la mieux décrite par l'appellation de *capitalisme cognitif*.

Alors que la rentabilité et l'efficacité du système fordiste-tayloriste⁶ reposaient sur la division du travail et la répétition à grande échelle de gestes simples, la dimension cognitive du travail et des sources de profit prend aujourd'hui toujours plus d'importance. Le savoir, l'information ainsi que les émotions sont devenues les marchandises les plus fructueuses. Les travailleuses et travailleurs doivent disposer de connaissances à la fois pointues et générales, se former de manière continue, être capables d'adaptation, déployer leur créativité... Et donc faire preuve d'une grande autonomie dans leur lien de subordination qu'est par définition un contrat de travail. La manière dont les « modes de production »⁷ affectent ou influencent les subjectivités constitue un des apports majeurs de la théorie du capitalisme cognitif et réside au cœur des préoccupations de cet essai, ensemble avec la question de l'autonomie.

En confrontant différentes approches critiques du capitalisme et de sa phase cognitive – en frôlant quelquefois la

« tétrapilectomie »⁸, Antonella Corsani pose des questions pertinentes qui lui permettront de soulever des contradictions et bousculer l'implacabilité de cette évolution du capitalisme afin d'ouvrir des « chemins vers la liberté ».

S'agit-il véritablement d'une nouvelle phase ? Certes les changements relevés, notamment par Yann Moulier Boutang et Carlo Vercellone, s'avèrent au moins aussi radicaux que lors de l'avènement du salariat fordiste. Il n'en demeure pas moins difficile de découper des phases



Vassily Kandinsky, *Improvisation 3*, 1909
(Centre Georges Pompidou, Paris)

6 Taylor est un ingénieur qui a pensé l'organisation scientifique du travail à dessein de maximiser les rendements. Cette organisation consiste à décomposer chaque geste nécessaire à l'accomplissement d'une tâche, de les chronométrer et d'établir la manière la plus rationnelle de les accomplir. Ford a mis cette méthode en application dans sa chaîne de montage.

7 Le mode de production est un concept fondamental de Marx : il désigne la manière dont se combinent les forces productives, c'est-à-dire la force de travail et les moyens de production (technologie, matières premières, énergies, moyens de transport, capital investi...), avec les rapports de production, c'est-à-dire l'organisation sociale des forces productives et la répartition de leurs produits, dans une société à un moment donné de son histoire. Lorsque des contradictions ou antagonismes se développent entre forces et rapports de production, la société passe d'un mode de production à un autre. Par exemple du servage au salariat. La question à mille euros *for life* est donc : quel mode de production succédera au salariat ?

8 Art de couper les cheveux en quatre, selon un célèbre néologisme d'Umberto Eco.

distinctes dans le fil de cette histoire. Le mercantilisme, au niveau supranational, et la production industrielle, délocalisée en périphérie, demeurent encore à l'œuvre.

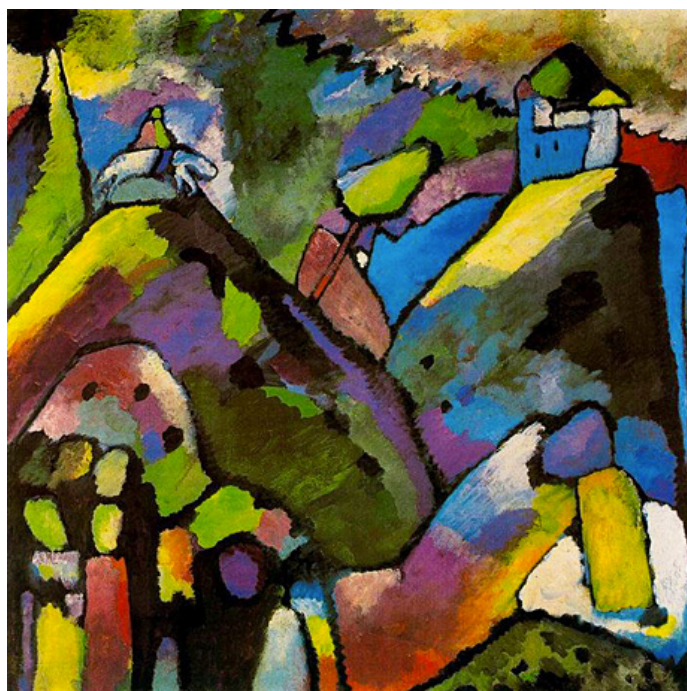
N'est-ce pas toujours le même capitalisme qui se régénère, s'adapte et exploite les politiques publiques pour extorquer toujours plus de profits quand certaines de ses ressources s'épuisent ou quand certaines de ses modalités suscitent trop de résistance ?

Du reste, le capitalisme n'a-t-il pas toujours été cognitif, comme l'affirment Maurizio Lazzarato ou Enzo Rullani ? L'invention y a dès le départ joué un rôle moteur. Gabriel Tarde, sociologue et criminologue du XIX^e siècle, contestait déjà les économistes en faisant primer « la fabrique de livres » de Johannes Gutenberg⁹ sur la « fabrique d'épingles » d'Adam Smith¹⁰ dans l'avènement de la Modernité et l'accroissement de la richesse des nations. La révolution industrielle est aussi fille de la science et de l'esprit des Lumières, avec l'encyclopédie universelle pour emblème.

Néanmoins, cet esprit universel, partageur et émancipateur, se situe à l'antipode de la privatisation, de l'accaparement et de l'exploitation capitaliste. On se tromperait, selon nous, en voulant jeter cet esprit avec les eaux polluées du bassin industriel. Une économie de la connaissance est la « négation même de l'économie marchande capitaliste » (André Gorz) dès lors que la connaissance

ne s'enrichit que par son partage sans que celui qui la donne ne la perde. La capitaliser paraît contreproductif. C'est pourtant ce que fait le système capitaliste.

« Ainsi le capital cognitif pour pouvoir fonctionner et se valoriser doit agir d'une part, en créant des freins au développement des connaissances (droit de la propriété intellectuelle) et d'autre part, en concevant des dispositifs (juridiques, politiques et économiques) de capture des connaissances codifiées ou tacites diffuses dans la société. Le pouvoir de contrôle des réseaux est alors aussi important que l'extension du champ des connaissances protégées par la propriété intellectuelle. » (p. 65)



Vassily Kandinsky, *Improvisation 9*, 1910 (Staatsgalerie, Stuttgart)

9 Inventeur allemand de l'imprimerie au XV^e siècle.

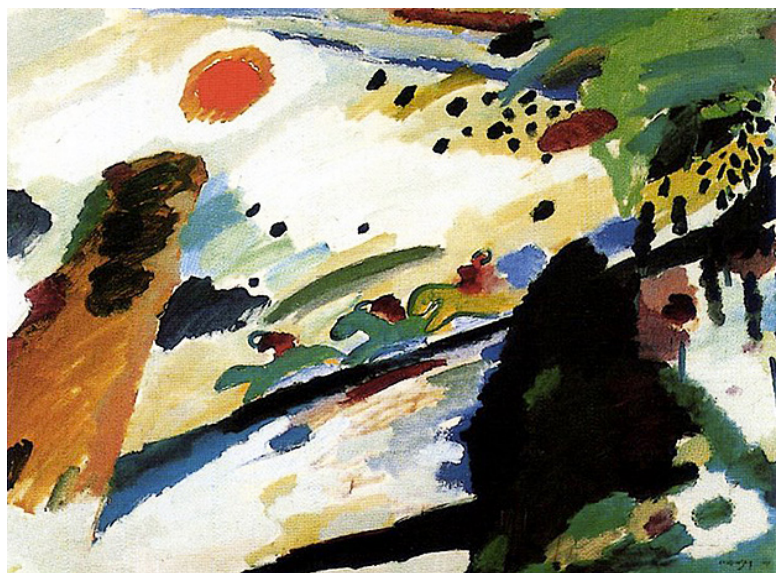
10 Philosophe et économiste écossais (1723-1790), « père de l'économie politique » libérale avec son ouvrage *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, où il prône la division du travail et le libre échange autorégulé par la « main invisible » du marché.

De sorte que le capitalisme n'invente pas, n'est pas moteur de progrès, mais capte, récupère et appauvrit ce qu'il trouve sur son chemin et qu'il perçoit d'abord comme un obstacle. Il n'a pas créé le marché mais a cherché à contourner sa transparence jusqu'à ce qu'il échappe à tout contrôle et devienne son crédo. Il n'a pas organisé la coopération entre les travailleuses et travailleurs mais l'a reprise dans ses chaînes pour en tirer de la plus-value. Il n'a pas stimulé l'invention technique qui aurait pu satisfaire les besoins de la collectivité à moindre coût mais l'a accaparée. Il n'encourage pas le développement des connaissances mais le ralentit en les capturant.

Antonella Corsani nous invite alors à « repenser l'histoire du capitalisme comme histoire des formes de capture des forces de l'invention et de la coopération libérées par la démocratisation des savoirs arrachés aux anciennes aristocraties. » (p. 67) Elle pourrait ici rejoindre les « accélérationnistes » qui considèrent que le capitalisme entrave le progrès et qu'il ne faut pas freiner la technologie mais la libérer de l'emprise capitaliste, ne pas revenir en arrière mais accélérer

pour dépasser le capitalisme par une réappropriation collective de la technologie et de la démocratie, afin de répondre aux défis environnementaux et sociaux.

« Les accélérationnistes veulent libérer les forces productives latentes. [...] L'infrastructure actuellement existante ne constitue pas les tréteaux capitalistes d'une scène à abattre, mais un tremplin sur lequel s'élancer vers une société postcapitaliste. »¹¹



Vassily Kandinsky, *Paysage romantique*, 1911
(Städtische Galerie, Munich)

¹¹ Nick Srnicek et Alex Williams, « **Accélérer. Manifeste pour une politique accélérationniste** », article 03.5. Ils ne sont pas évoqués dans *Chemins de la liberté*, pourtant c'est via la revue *Multitudes* que leur manifeste a été traduit et a fait débat dans le monde francophone. Voir aussi leur livre *Accélérer le futur*, trad. de l'anglais par L. Bury, it :éd./Cité du design, 2017.

LA LIBERTÉ, C'EST CAPITAL

Le capitalisme cognitif caractérise donc le mode de production actuel. Celui-ci est soutenu par un système de gestion politique, le néolibéralisme, qu'Antonella Corsani décrypte à l'aide de la gouvernementalité foucauldienne¹². Ce concept articule les différentes stratégies, tactiques et pratiques par lesquelles le pouvoir, à une époque donnée, amène les individus ou les masses à adopter les comportements attendus. Des techniques pastorales chrétiennes aux incitations insidieuses des algorithmes, il s'agit de l'art « de conduire des conduites » en économisant au maximum le déploiement de la force et de la contrainte¹³. Foucault avait très bien perçu qu'avec le néolibéralisme, c'est dans la production de la liberté du sujet que son assujettissement se renforce.

Suite à la diffusion du modèle de l'entreprise et de la gestion efficiente dans toute la société et jusque dans l'intimité des personnes, l'indépendance, l'auto-entreprenariat sont devenus les normes par lesquelles tout le monde est aliéné et fait fructifier le capital. Le capital humain constitue ce qui

agence le capitalisme cognitif avec le néolibéralisme. Le premier nécessite le second pour gouverner la vie humaine en vue de sa valorisation et majoration dans une logique de capitalisation de soi.

Aussi bien les cadres que les salarié·es, les indépendant·es que les personnes en recherche d'emploi sont évalué·es sur leur capacité d'autonomie et d'activation. Ce n'est plus seulement la force de travail mais la vie même des travailleuses et travailleurs qui est exploitée et aliénée puisque la créativité, l'autonomie, l'imagination, les capacités communicatives, les compétences affectives (le « care »), etc. se développent autant dans la vie privée et sociale qu'au boulot¹⁴. « *Peut-on encore parler d'aliénation dès lors que l'individu devient l'autogestionnaire de son capital humain ?* » (p. 100)

C'est justement pour s'extirper de cette auto-aliénation qu'il y a lieu de redonner son sens à l'autonomie. Et notre autrice a mille fois raison de nous inviter à la repenser avec Cornélius Castoriadis et André Gorz. Le premier distinguait la

12 En articulant les thèses du capitalisme cognitif aux outils de Foucault et à l'optimisme opératoire (voir la deuxième partie de cette analyse), Corsani poursuit l'inspiration d'Antonio Negri et Michaël Hardt depuis leur trilogie *Empire* (Exils, 2000) ; *Multitude* (La découverte, 2004) ; *Commonwealth* (Stock, 2012).

13 Michel Foucault, « La gouvernementalité » (1978) in *Dits et Ecrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard (« quarto »), 2001 (nouvelle édition), pp. 635-657

14 Plus loin, Antonella Corsani développe un constat intéressant sur l'évolution du temps de travail qui diminue officiellement au fil de l'histoire (avec quelques retournements de tendances tels que travail le dimanche ou recul de la retraite) alors que l'espérance de vie augmente. De sorte que la part du travail ne représente plus que 12 % du temps de vie. Pourtant, cela ne diminue en rien l'importance du travail dans notre temps de vie : « *C'est du fait de la porosité des frontières entre temps de travail et temps de la vie et par la colonisation des autres temps de la vie que le temps de travail demeure le temps social dominant, bien que le temps de travail ait baissé dans le temps de vie de tout un chacun.* » (p. 202)

société autonome – celle qui institue elle-même ses propres règles – et la société hétéronome – celle qui suit des règles imposées de l'extérieur ou intangibles. Le second dénonçait l'impossibilité d'un travail autonome dans une situation d'hétéronomie, autrement dit, l'illusion d'une marge d'autonomie dans la manière d'effectuer un travail quand nous n'avons pas voix au chapitre sur la finalité de ce travail.



Vassily Kandinsky, *Étude pour la Composition 2*, 1910
(Guggenheim Museum, New York)

« Dans le domaine du travail, l'autonomie est la possibilité non seulement de déterminer quand et comment produire, mais de déterminer les finalités de l'acte de travail. Cette autonomie est impossible à l'intérieur de l'entreprise capitaliste,

à l'intérieur d'institutions qui nous sont étrangères [hétéronomie]. » (p. 286)

À présent, nous sommes passé d'une situation d'autonomie dans l'hétéronomie à « l'autonomie comme hétéronomie » (p. 288). Alors que l'autonomie tend vers la production de soi, en tant que sujet libre et pensant, « la production de soi finalisée à la valorisation marchande de soi en tant que capital humain » (p. 76) en est le pervers dévoiement néolibéral.

Ce même néolibéralisme, renvoyant l'autoentrepreneur·euse isolé·e à sa responsabilité, précarise les contrats de travail, liquide les garanties et détricote les coussins de sécurité qui permettent de faire face aux aléas de l'existence. Mis en place par le compromis fordiste-keynésien, le salariat se définit par un lien de subordination qui, en contrepartie de celle-ci, impute les risques professionnels et sociaux à l'employeur·euse et attribue une protection à l'employé·e. Sous-traitance interne, fonctionnement par projet, rémunération à la prime, etc. engendrent de nombreuses situations de faux indépendants où le travail reste subordonné tandis que tous les risques sont renvoyés du côté de la travailleuse ou du travailleur. Alors que la tendance historique avait été de passer du travail à la tâche au travail horaire dans la plupart des secteurs, on passe aujourd'hui du travail horaire au travail à la prestation¹⁵.

¹⁵ Quand bien même le contrat est calculé à l'heure. Nombre de membres de la coopérative Smart, à laquelle est liée l'Association professionnelle des métiers de la création, en savent quelque chose. Selon l'enquête menée par l'autrice auprès des intermittents du spectacle, 93% des répondants estiment que dans un projet, les heures effectuées dépassent les heures rémunérées. Pour un sur trois, les jours rémunérés ne recouvrent pas 50% des jours travaillés. Chez les membres d'une coopérative d'emploi, seul 20% estiment que les heures rémunérées représentent au moins 75% des heures travaillées. (p. 212).

Ce retour en arrière ou cette remise en question des acquis du salariat pourrait, du point de vue d'Antonella Corsani, ne pas être vécu comme une défaite ou une déperdition. Ne pourrait-on pas envisager la libération du salariat comme une avancée vers un travail plus autonome et inventer de nouvelles protections collectives ?

Nous verrons, dans la deuxième partie de cette analyse, comment l'autrice soutient cette proposition, en s'appuyant sur un terrain concret bien que fort circonscrit sinon limité.

Mathieu BIETLOT
Décembre 2022

SOURCES ET RESSOURCES

Référence du livre recensé :

- Antonella Corsani, *Chemins de la liberté. Le travail entre hétéronomie et autonomie*, éd. du Croquant, 2020, 294 pages

Sur les transformations du capitalisme :

- Maurizio LAZZARATO, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2002
- Maurizio LAZZARATO, *Les Révolutions du capitalisme*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2004
- Yann MOULIER BOUTANG, *Le Capitalisme cognitif : la nouvelle grande transformation*, éd. Amsterdam, 2007 ; voir aussi Mathieu Bietlot, « [Du vol des abeilles à la protection universelle. L'optimisme objectif de Yann Moulier-Boutang](#) », APMC, analyse n°4/2020
- Antonio NEGRI et Michael HARDT, *Empire, Exils*, 2000
- Antonio NEGRI et Michael HARDT, *Multitude, La découverte*, 2004
- Antonio NEGRI et Michael HARDT, *Commonwealth*, Stock, 2012
- Enzo RULLANI, « [Le capitalisme cognitif : du déjà vu ?](#) », *Multitudes*, 2000/2 (n° 2), pp. 87-94
- Carlo VERCELLONE, « [Connaissance et rapport capital/travail dans la crise du capitalisme](#) », *Les possibles*, n°7, été 2015, pp. 1-5

Sur les transformations du rapport salarial :

- Luc BOLTANSKI, Eve CHIAPPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard (Essais), 1999
- Lionel CASTERMAN, Julien CHARLES, Isabelle FERRERAS, Auriane LAMINE, « [Transformations du salariat \(1\) : Autonomie et subordination au regard du projet démocratique](#) », APMC, analyse n°4/2017
- Lionel CASTERMAN, Julien CHARLES, Isabelle FERRERAS, Auriane LAMINE, « [Transformations du salariat \(2\) : Autonomie et sécurisation dans le droit social](#) », APMC, analyse n°5/2017
- Antonella CORSANI & Marie-Christine BUREAU (éds), *Un salariat au-delà du salariat ?*, PUN, 2012
- Christian LE BAS (dir.), *La transformation du rapport salarial*, Presses Universitaires de Lyon, 1987

Sur l'autonomie et son institution :

- Mathieu BIETLOT, *Folie de l'hospitalité. Un autre accueil des personnes en troubles psychiques*, Couleur livres, 2021
- Cornelius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975
- André GORZ, *Métamorphoses du travail. Quête de sens*, Galilée, 1988
- André GORZ, *Misère du présent. Richesse du possible*, Galilée, 1997
- André GORZ, *L'immatériel : connaissance valeur et capital*, Galilée, 2003
- Frédéric LORDON, *Figures du communisme*, La fabrique, 2021
- SRNICEK Nick et WILLIAMS Alex, « [Accélérer. Manifeste pour une politique accélérationniste](#) », *Accélération !*, 2016, pp. 27-47
- Nick SRNICEK et Alex WILLIAMS, *Accélérer le futur*, trad. de l'anglais par L. Bury, it :éd./Cité du design, 2017
- Mario TRONTI, *Nous opéraïstes*, L'Éclat, 2013 (2008)